

Ensuite,

Narcisse attendra

Antoine Bargel

Rupture

Autobiographique

À Sam,

*j'oublie toujours de dire les choses – mes sentiments
(du coup les autres les savent avant moi – ou les ignorent)
mais ça m'a fait du bien de te parler*

*j'ai depuis hier soir
appris à faire jouer l'une contre l'autre
mes différentes personnalités – (celui qui veut se souvenir
celui qui veut oublier
celui qui souffre d'être incompris
celui qui souffre de s'adapter)*

*mais là je suis l'Unique
celui que je cherchais à retrouver*

*et j'ai compris depuis hier soir que
je ne serai jamais moi-même que par écrit
jamais tant ni tout que par écrit et que
j'aurais bien tort d'essayer au-dehors
davantage que de commu-niquer*

*c'est là que j'ai grandi c'est là que je dois vivre
je ne suis au-dehors qu'une ombre au physique fleurissant
(que je travaille à faner
d'où cet orgueil de la beauté...)
mais j'aurais tort de croire que c'est moi
cette ombre sans timbre de voix*

*d'où qu'il me faut le regard de l'autre, l'amante
éviter
qui me fait croire que je le suis, l'autre,
l'amant qui n'est pas moi*

*(la poésie, ça, c'est moi
être par écrit, au présent
ce n'est pas l'histoire ni le drame
mais l'être
là, ainsi, maintenant)*

on m'excusera de me taire au-dehors

L'arbre

recueil de poèmes par

Antoine Bargel

Dans le corps opposé, l'activité futile à laquelle je me livre oriente mes pensées à tout moment.

C'est enfantin cet enchaînement : tout se répète qui est dit, tout se retire qui est pris : on est priés de jouir ! > à cet arbre dresser mon échafaud.

Il va m'arriver des choses folles.

Il ne m'arrive pas de choses folles.

Il m'arrive des choses pas folles.

et mourir, peureuse armée
d'amies amenées pourrir
sous l'arbre, debout jambes écartées

(sous l'amie, gisant bouche ouverte
l'âme malmenée d'un rire
faux, j'attendais la pluie
sur l'amie, et cætera)

doux souvenir de l'amie mais !
nous n'avions plus rien à nous dire

j'ai cherché
arrachant
rien : le sang – toujours hors
signifier au-delà petite
j'ai perdu

Rendez-vous

au cimetière
à la tombe aimée
à la terre aimée tourbe
à la pourriture douce que j'aimai main
tenant l'os dur que j'aime avaler
si sur toi je défèque, point ne t'offusque
je t'aime comme la terre aimée tourbe
comme la tombe aimée
à minuit au cimetière

dans « arbre » il y a « terre »
dans « terre » il y a « merde »
dans « merde » il y a « mour »
dans « sexe » il y a « fond »

au fond de ton sexe mon amour met la merde de ton cul, sur la terre il reste un arbre

Le silence et les secrets
Font piètre ménage en amour
Autant que j'aie pu parler
Je me déguiserai toujours
– On l'est, on ne l'est pas quand on l'est
Alors autant l'être –
Couchée je vais te mordre
Quand je serai allé pisser
J'ai une envie de chair dans la bouche
Étrangement récurrente
À te voir.
Amour, je veux briser du verre dans tes reins
Encore une fois, encore, encore...
Amante tu m'empêches d'écrire
Et je m'en fous.

avec cette coupe de cheveux
tu as l'air d'une autre, que j'ai
aimée
été à un doigt de posséder, qui est
passée sous un train

te voir ainsi est
tristement bandant

jeux de pouvoir

ainsi, incertain

je commence

(par affirmer que je me perds)(je n'ai plus le même élan d'images)

de moins en moins – je ne sais plus me satisfaire

quel que soit le mot, je n'aime plus que la nudité

mes pratiques me font plus que mes mots

(j'écris cela au lit me caressant sous la couverture)

– je me suis devenu étranger

distant tremblant sur mes échasses, j'attends

– je veux te mettre ma bite au cul

et remuer

je n'ai jamais su vraiment !

me pénètre le sang d'un autre
avec application
j'essaye de me perdre avec application
avec le sang d'un autre
pour méthode

j'espère me perdre juste instant
de saisir ce que cache l'alignement des songes
la dureté de ma chair insensible
le silence de ton écoute la violence de ton adieu
la perpétuelle auto-persuasion des sens que l'envie d'étirer me gagne
les filaments que je sais sortir de l'os pour peu que j'en saisisse toute l'intimité – marches
éparses du passé, vagabondages
endormie je t'épouse

je voudrais tant dire quelque chose qui ne soit pas moi !

« Tu est une autre »

Je remets à demain cet autre que tes mains
ont laissé sangloter :

seul ;

désemparé ;

nu

devant l'aurore ténue de ton baiser carmin ;

traîtresse ; continu.

traversé d'un appel

(Tes tresses démasquées d'un recel contenu.)

Tes tresses démesurées, je les avale.

Ton poulx, je le bois.

Le soir, l'automne dernier

Si l'instinct de vie que ma bite est m'habitait
je ne reviendrais pas vers toi
pour asséner du plat de ma hanche irritée
sur ton cul des coups saccadés.
J'aurais au contraire fondu
en toi mon sexe à jamais ;
nourri d'un spectre utile
ton sexe affamé.

Mais des croûtes de sang se forment
à la racine du pylône ancien :
je les pèle et les ai pelées
déjà trop longtemps. Au matin
je n'ai versé à tes lèvres ouvertes
qu'un suc acide, aigri et purulent ;
allaitée par ma pourriture
il ne te reste plus qu'à disparaître.

Alors cependant l'autre se profile
rongée un peu par l'équation des origines
et se pliant, plus appâtée qu'aimante
à la grande demande courbe qui s'enfonce
quand tu tires sur le fil du lointain, ô Dieu.
Depuis je n'ai su que briser
d'avance en ravalement dur, à ton pouce
l'orbe du désir nu qui grinçait en ta bouche.

Briser les équilibres, car rien ne dure
et l'accumulation n'est que façon

de dire non parmi d'autres, auxquelles j'ai renoncé ?

La voix de ta mère t'attire
te fascine et t'obnubile, molle
devra rentrer dans ta gorge
ressortir par tes oreilles
et se perdre pour que je t'oublie.

Accuser le débit ahanant :
pour remonter au premier cri.
Une fois l'aurore humidifiée,
il est temps que tu te retournes.
Le matin que reste-t-il à dire
que déjà la nuit n'avait fait deviner ?
L'incertitude élastique, nonchalamment
passée de main en main fatiguée.

Il y a des rires, là en-bas...
C'est une façon de durer qui m'étonne :
réverbération de soi à soi
ignorant ou feignant d'ignorer
le plus constant départ en chacun.
J'ai mis trop de prix à te le faire comprendre ;
tu as cru que le néant n'est rien, t'es ennuyée
et partie avant le matin.

Je n'ai rien fait trois ans, ou sont-ce huit ?
J'avais oublié de compter... ou plutôt
voulu à répétition me nier, qui me faisait souffrir.
Je ne vois plus ce qu'il est temps de dire :
par toi, je vis, autant pas dans la peur !
Mais nous n'avons pas de forme

à travers quoi nous unir d'amour ;
rien que l'écho de chants religieux.

Au loin. J'ai tant cherché à prouver
– toujours plus étirant les heures inutiles –
être capable de me générer
qu'il ne me reste seul plus le temps de te voir
avant l'intempestive arrivée du devoir :
payer à d'autres, à présent
le prix de mon devenir.
L'étrange pluie d'acide à ma tête !

Ça me rend comme autrui, tu m' diras
mais je n'ai pas appris à l'être :
et de sincérité tomber
ou d'orgueil m'élever sur les tombes des autres
le choix mérite à peine de me causer angoisse.
J'ai livré trop de haines, en regardant trop loin
pour que subsiste, même minime
aucun désir de moi dans l'ossuaire commun.

Limon

avec ton corps enfoui tu peux dormir
peinte, éteinte, la face blanche, le sang sorti
pour toujours de ton ventre effacé

ta jambe morte m'attend, à l'angle tu t'échappes

je cours après ton dos qui fuit dans la boue verte

*ô apprentissage
voix détournée !*

les larmes sous le déguisement
il faut apprendre à discerner
aiguise ton sexe à pénétrer l'âme
sous la robe des chairs inutiles
qu'il faut apprendre à déchirer

les images des pères censeurs
se présentent quand il faut le moins –
: éviter le canard comme réponse
(COUAC ! COUAC ! COUAC ! COUAC ! COUAC !)
Merde, c'est fait (encore !) –
les images des percenseurs
sont pour quoi l'on apprend
la voie du sang

c'est dans la perte qu'on se retrouve
se retrouver nous reperd
on ne demande qu'à se perdre
dans l'espoir de se tant retrouver

amour, j'ai oublié le prix que tu payais
j'ai oublié que tu payais de sang
tu n'existeras pas sans moi

quel rapport avec l'enfant ?
que le mensonge enterre
la bouche sèche, entrouverte, s'emplit de poussière

là, je suis égal et je ne suis rien

Rien

*ceci n'est rien
que des lignes brisées
que personne ne lit*

*non, tu n'es personne
ici en tout cas
si tu es quelqu'un au-dehors
tu ne fais que passer
(tu ne m'intéresses pas
je n'ai rien à t'écrire)
si tu es à fond dans la poésie
tu n'es personne au-dehors, brave petit*

*être célèbre ne changerait rien
car on est célèbre pour rien aujourd'hui
y croire plus fort que tout
c'est croire plus fort que rien
car il n'y a rien à croire aujourd'hui
vouloir changer la vie
est rêve d'imbécile
vouloir faire joli
est d'un ridicule sanglant*

*qu'est-ce qu'on fait ?
il n'y a rien à écrire
sauf à être une victime
mais les victimes ne savent pas écrire
(celles qui savent
soit ne sont pas victimes
soit sont mortes)
sauf à être témoin
mais les témoins n'écrivent pas
(ceux qui écrivent
sont des témoins silencieux)
sauf à être un bourreau
mais les bourreaux n'écrivent pas
(ceux qui écrivent
s'écrivent)
ils payent pour qu'on leur écrive*

*sauf à être indifférent
et les indifférents écrivent
des choses indifférentes*

*dehors il n'y a pas que rien
ici si
(et pas de communication)*

avant tout, l'humilité
d'éteindre en soi la surhumaine
étreinte de l'abstrait

si je n'ai plus l'intention d'éviter
ton nom et mon néant, l'aurore
d'un sourire innocent, ce crime
à l'encontre de tout ce qui fait l'homme, non ?
que me restera-t-il, demain
face au temps qui incise au creux des joues
l'amertume d'être vivant, encore ?
pour s'observer ruminant les traîtrises du cœur
les abandons funestes, que j'ai dits autrefois
quand sans valeur s'étendait ma parole ?
– ce passé, tu l'ignores
comme les échos de la rue m'ignorent
et seul me sait cet autre qui n'est pas là
qui se cache à l'infini à l'intérieur de toi ?

ce n'est pas sans regret, ce soir
que j'hume à ma barbe sèche la sueur de ton con !
raides les spectres t'attendent, qui t'enseveliront
je n'ai à opposer qu'un silence fécond !
– ce soir, sans l'autre qui nous reprendrait
la chair est lasse d'attirer sa semblable
les souvenirs, battus en brèche, s'effacent
et reprend l'amnistie du commun, cette affaire
qu'inutile à mourir, à flanc de route j'exploite !

si je n'ai plus l'intention d'éviter
de te nommer, présence divine...
qui m'empêchera, et quelle critique
à l'arbre qui distingue, comme la nuit
d'être demain ce corps pendu ?

Retrouvailles

*« Hey, Mister Tambourine Man,
play a song for me.
I'm not sleepy,
and there is no place I'm going to. »*

Bob Dylan

I/

qui a perdu sa foi se hait
non d'avoir cru mais de ne plus croire

when losing faith one hates oneself
not for having believed but for
not believing anymore

one day Simon said
« I see you as a Ferrari without a driver »
I crashed

one year later
it's time that I realize it
and kill myself

(two cars just passed me racing in the night
I can take my friend's car
and go

it doesn't matter what you've got
faith drives
NOT !)

(April Fool's Day)

qui a perdu sa foi se hait
non d'avoir cru mais de non-croire
à lui-même indigne d'aimer

seul devant l'écran noir
du monde, jadis opaque à son désir
hui témoin de son impuissance
à nocturnement miauler

j'aurai ressassé ton absence
perdu la direction initiale
désormais sourd à tout appel
j'aime ta cavité buccale

je me change
avec ces petits jeux innocents
en bête insensée immobile

l'envie du monde m'a quitté
un ordinateur me suffit
les livres n'ont plus de saveur

j'ai peur de partir
j'aime la chaleur de la couette
plus que le vent des hauteurs

le bruissement des pierres
s'éteint au point d'équilibre –
tes fesses qu'étire ton assise
sont le gouffre où je veux plonger
en oubliant de partir
– inversement se retire

la caresse du souffle
s'éteint au point d'équilibre –
ton flot qu'étire ton bassin
est la source où je veux boire
sous ton ventre durci
– inversement se retire

la douleur de distance
s'éteint au point d'équilibre –
ta foi qu'étire ton absence
est l'amer où je veux m'écouler
dans le sillon de ta peau tendre
– inversement se retire

le bruissement des vagues
s'éteint au point d'équilibre –
tes fesses qu'étire ton assise
sont le gouffre où j'ai vécu un an
mentons c'est l'heure il faut partir
– inversement se retire

je n'ai plus de mémoire
de ce qui est dit ou fait
un persistant sentiment de perte
me tient lieu de durée et de vie

mon chat joue avec une abeille
comme l'amour avec moi
depuis que j'ai brisé mon serment

s'il se pique il mourra
en aucun cas je ne peux survivre

Velléité testamentaire

Ma main tremble

Je ne me sens bien que saoul, les lendemains m'enferment dans ce qui m'a fait boire.

Ce que je rêve en dormant est plus intéressant que ce que je vis éveillé.

Travailler serait renaître, je ne suis pas prêt à revoir le jour.

J'ai peur des mots et des regards des gens, de qui je suis pour eux.

Mon problème est identitaire : je ne suis plus qui j'étais, je ne suis rien de nouveau.

Plutôt me détruire que ne pas être plus longtemps.

Mon ancien moi écrivait des poèmes

Ma main tremble
Je ne peux plus lire
Ni écrire
Mais attendre
Que mon corps
Ait fini
De se détruire

Faire l'amour
En musique

je t'ai aimée pour de vrai
je pleure toujours ta perte
mais ma vie est faite ainsi
à perdre l'une après l'autre
les raisons que j'ai de vivre
jusqu'au jour où plus rien
ne me retiendra

II/

First Pacific Trip

I have inside joy
The dunes are moving
I am remaining still

The grass makes me silenter
I feel the presence of others
Soft brown sandstroked skins
Warming mine from afar

I walked down to the ocean, alone
For the first time
She met me there
Her smile is like waves for me to lay under

I am alone in the world
And happy to be with others
At the same time

I am not afraid of the cold
But I like to dance in water

Jusqu'où seras-tu impassible,
souriante et enthousiaste sans te livrer ?
Pourrais-je te proposer, en y mettant les formes,
de cheminer un soir jusqu'à mon lit ?
N'y a-t-il aucun point où tu t'oublies, te retrouves ?
Te déchires en hurlant ton corps et ton âme ?
Loin de tout. – ou conventionnelle jusqu'au lit
Te ferais-tu enculer en chantant « Joy to the World » ?

(À la grande)

à l'approche du débat
on se retient de tomber

l'autre, celui qui croyait
en toutes ombres balancées
ignorait les données de la marche
la faiblesse, trop crue pour être vraie
des chevilles, des genoux, des hanches
du ventre empli de pourriture

celui qui à présent a remonté sa langue
au long du pli dont la fin est puante
tant de fois âcre jusqu'au moment
où l'on ne va pas plus loin
celui-là réapprend à se prosterner

de manière à faire de la chute, inévitable
un miracle de retenue

Paradise Point, Oregon

beaucoup de vagues
beaucoup de vent
beaucoup de sable volant
le soleil

des rochers au loin qui ont l'air de voiles
sous des vagues de brume liées à l'horizon
qui se dissolvent au loin dans l'horizon

where are we...
we must be dead

beaucoup de plantes courbées d'épis courbés
beaucoup de troncs blancs échoués
blanchis de vent, de sable
de sel et de temps

le ventre proche se creuse et le sexe se bombe
entre les pics des hanches et les dunes des cuisses
petit nœud rose tendu sur l'élastique
culotte vibrant dans le vent

where are we...
we must be dead

les jours passent on oublie
cherche à se retrouver

« j'étais heureux m'en souviens
c'était il y a peu
– puis les amants se sont retirés de moi
l'euphorie retombée »

on essaye de se souvenir
non de l'état de la substance
non du résultat de l'état
non de la substance du résultat

« j'étais en paix bien décidé à cultiver
c'était il y a peu
– puis les pénétrants m'ont retiré
la haine repris »

on se retrouve à lutter comme avant
se défendre tendu comme avant

– sauf à décider d'oublier
à leur tour les jours futurs
en vue desquels seulement
l'autre a pouvoir

Mojave

dans le désert
je dors l'âme en prière
de peur, parfois, de l'orage ou du lion
sinon soufflé par la grandeur
de la terre vers un ciel plus calme

les pics, les tables rases
les canyons asséchés
les cactus ardents d'une fleur unique
les cris des *banshees* quand le vent
écarte autour de moi les murs de pierre percée
de bulles pour oiseaux troglodytes

le poids du soleil qui boit mes litres quotidiens
l'air sec dont je saigne du nez, migraine et m'enivre
les dunes qui résonnent sous mes pas au sommet
les lézards au milles couleurs fuyantes
et l'ombre où parfois je me réfugie
(quand il y en a
l'ombre est rare)

font de mes jours un rêve
supérieur au sommeil

déjà parlé du départ
mentionnés les recommencements
le dépit des répétitions

reposé, après le confort gris des mois inertes
passés à la paresse de se laisser glisser
sur la tranche acérée du disque, là où
la rotation infinie cisèle l'épiderme
l'orne au risque de le détruire
dentelle sans cesse déchirée

Si mon inconscient change de langue pour se déguiser.
Pour n'être pas seulement ce garçon bourgeois.
Que j'aime pourtant.
Mais qui n'est pas moi.
– Essaye de n'être pas que le contraire de lui ! –

ce qu'on ne peut savoir maintenant
vaut la peine de vivre
ce qu'on a toujours su
attendra bien qu'on meure

le phrasé par lequel, autrefois, l'on atteignait l'extase
s'est éteint bien avant notre naissance

Il pleut
à Los Angeles.
Les plantes tropicales
dans le patio
sont gorgées d'eau.
Et je suis toujours cette chose vivante.

Je n'avais jamais vu ça.
Les tremblements de terre
l'atterrissage de Discovery
(son « boom » supersonique)
la laideur des faux bourgs et la
sécheresse,
OUI.
Mais pas la pluie à L.A.

Je suis toujours cette chose vivante.

J'ai vu la terre gorgée d'eau geler
en Oregon
cette terre cristalline durcir sous mes pas
sous mes pas craquer ;
j'ai vu les mousses vertes étouffer
un arbre entier, la forêt entière ;
j'ai vu le bois pourrir pendant des millénaires.

Mais pas la pluie à L.A.

Je suis toujours cette chose vivante
malgré l'ignominie à laquelle
j'ai survécu, malgré

l'étendard de mort jeté à mes yeux.

J'ai survécu assez longtemps pour voir
la pluie laver la poussière tropicale
– et m'agenouiller devant toi
ô Dieu à l'épaule nue.

Je m'endormirai près de toi.